

EDMOND ABOUT

LE NEZ D'UN
NOTAIRE

Edmond About

Le nez d'un notaire

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=24166108

Le nez d'un notaire:

ISBN <http://www.gutenberg.org/ebooks/51709>

Содержание

I	5
II	18
Конец ознакомительного фрагмента.	28

Edmond About

Le nez d'un notaire

A M. ALEXANDRE BIXIO

Permettez-moi, monsieur, d'inscrire en tête de ce petit livre le nom cher et honoré d'un homme qui a consacré toute sa vie à la cause du progrès, d'un père qui a offert ses deux fils à la délivrance de l'Italie, d'un ami qui est venu entre les premiers me donner une preuve de sympathie le lendemain de «Gaëtana».

E. A.

I

L'ORIENT ET L'OCCIDENT SONT AUX PRISES: LE SANG COULE

MAÎTRE ALFRED L'AMBERT, avant le coup fatal qui le contraignit à changer de nez, était assurément le plus brillant notaire de France. En ce temps-là, il avait trente-deux ans; sa taille était noble, ses yeux grands et bien fendus; son front olympien, sa barbe et ses cheveux du blond le plus aimable. Son nez (premier du nom) se recourbait en bec d'aigle. Me croira qui voudra, mais la cravate blanche lui allait dans la perfection. Est-ce parce qu'il la portait depuis l'âge le plus tendre, ou parce qu'il se fournissait chez la bonne faiseuse? Je suppose que c'était pour ces deux raisons à la fois.

Autre chose est de se nouer autour du cou un mouchoir de poche roulé en corde; autre chose de former avec art un beau nœud de batiste blanche dont les deux bouts égaux, empesés sans excès, se dirigent symétriquement vers la droite et la gauche. Une cravate blanche bien choisie et bien nouée n'est pas un ornement sans grâce; toutes les dames vous le diront. Mais il ne suffit point de la mettre; il faut encore la bien porter: c'est une affaire d'expérience. Pourquoi les ouvriers paraissent-ils si gauches et si empruntés le jour de leurs noces? Parce qu'ils se sont affublés d'une cravate blanche sans aucune étude préparatoire.

On s'accoutume en un rien de temps à porter les coiffures les plus exorbitantes; une couronne, par exemple. Le soldat Bonaparte en ramassa une que le roi de France avait laissé tomber sur la place Louis XV. Il s'en coiffa lui-même, sans avoir pris leçon de personne, et l'Europe déclara qu'un tel bonnet ne lui allait pas mal. Bientôt même il mit la couronne à la mode dans le cercle de sa famille et de ses amis intimes. Tout le monde autour de lui la portait ou la voulait porter. Mais cet homme extraordinaire ne fut jamais qu'un porte-cravate assez médiocre. M. le vicomte de C***, auteur de plusieurs poèmes en prose, avait étudié la diplomatie, ou l'art de se cravater avec fruit.

Il assista, en 1815, à la revue de notre dernière armée, quelques jours avant la campagne de Waterloo. Savez-vous ce qui frappa son esprit dans cette fête héroïque où éclatait l'enthousiasme désespéré d'un grand peuple? C'est que la cravate de Bonaparte n'allait pas bien.

Peu d'hommes, sur ce terrain pacifique, auraient pu se mesurer avec maître Alfred L'Ambert. Je dis L'Ambert, et non Lambert: il y a décision du conseil d'État. Maître L'Ambert, successeur de son père, exerçait le notariat par droit de naissance. Depuis deux siècles et plus, cette glorieuse famille se transmettait de mâle en mâle l'étude de la rue de Verneuil avec la plus haute clientèle du faubourg Saint-Germain.

La charge n'était pas cotée, n'étant jamais sortie de la famille; mais, d'après le produit des cinq dernières années, on ne pouvait l'estimer moins de trois cent mille écus. C'est dire qu'elle

rapportait, bon an, mal an, quatre-vingt-dix mille livres. Depuis deux siècles et plus, tous les aînés de la famille avaient porté la cravate blanche aussi naturellement que les corbeaux portent la plume noire, les ivrognes le nez rouge, ou les poètes l'habit râpé. Légitime héritier d'un nom et d'une fortune considérables, le jeune Alfred avait sucé les bons principes avec le lait. Il méprisait dûment toutes les nouveautés politiques qui se sont introduites en France depuis la catastrophe de 1789. A ses yeux, la nation française se composait de trois classes: le clergé, la noblesse et le tiers état. Opinion respectable et partagée encore aujourd'hui par un petit nombre de sénateurs. Il se rangeait modestement parmi les premiers du tiers état, non sans quelques prétentions secrètes à la noblesse de robe. Il tenait en profond mépris le gros de la nation française, ce ramassis de paysans et de manœuvres qu'on appelle le peuple, ou la vile multitude. Il les approchait le moins possible, par égard pour son aimable personne, qu'il aimait et soignait passionnément. Svelte, sain et vigoureux comme un brochet de rivière, il était convaincu que ces gens-là sont du fretin de poisson blanc, créé tout exprès par la Providence pour nourrir MM. les brochets.

Charmant homme au demeurant, comme presque tous les égoïstes; estimé au Palais, au cercle, à la chambre des notaires, à la conférence de Saint-Vincent de Paul et à la salle d'armes, beau tireur de pointe et de contre-pointe; beau buveur, amant généreux, tant qu'il avait le cœur pris; ami sûr avec les hommes de son rang; créancier des plus gracieux, tant qu'il touchait les

intérêts de son capital; délicat dans ses goûts, recherché dans sa toilette, propre comme un louis neuf, assidu le dimanche aux offices de Saint-Thomas d'Aquin, les lundis, mercredis et vendredis au foyer de l'Opéra, il eût été le plus parfait *gentleman* de son temps au physique comme au moral, sans une déplorable myopie qui le condamnait à porter des lunettes. Est-il besoin d'ajouter que ses lunettes étaient d'or, et les plus fines, les plus légères, les plus élégantes qu'on eût fabriquées chez le célèbre Mathieu Luna, quai des Orfèvres?

Il ne les portait pas toujours, mais seulement à l'étude ou chez le client, lorsqu'il avait des actes à lire. Croyez que les lundis, mercredis et vendredis, lorsqu'il entraît au foyer de la danse, il avait soin de démasquer ses beaux yeux. Aucun verre biconcave ne voilait alors l'éclat de son regard. Il n'y voyait goutte, j'en conviens, et saluait quelquefois une *marcheuse* pour une *étoile*; mais il avait l'air résolu d'un Alexandre entrant à Babylone. Aussi les petites filles du corps de ballet, qui donnent volontiers des sobriquets aux personnes, l'avaient-elles surnommé *Vainqueur*. Un bon gros Turc, secrétaire à l'ambassade, avait reçu le nom de *Tranquille*, un conseiller d'État s'appelait *Mélancolique*; un secrétaire général du ministère de***, vif et brouillon dans ses allures, se nommait *M. Turlu*. C'est pourquoi la petite Élise Champagne, dite aussi Champagne IIe, reçut le nom de *Turlurette* lorsqu'elle sortit des coryphées pour s'élever au rang de sujet.

Mes lecteurs de province (si tant est que ce récit dépasse

jamais les fortifications de Paris) vont méditer une minute ou deux sur le paragraphe qui précède. J'entends d'ici les mille et une questions qu'ils adressent mentalement à l'auteur. «Qu'est-ce que le foyer de la danse? Et le corps de ballet? Et les étoiles de l'Opéra? Et les coryphées? Et les sujets? Et les marcheuses? Et les secrétaires généraux qui s'égarent dans un tel monde, au risque d'y attraper des sobriquets! Enfin par quel hasard un homme posé, un homme rangé, un homme de principes, comme maître Alfred L'Ambert, se trouvait-il trois fois par semaine au foyer de la danse?»

Eh! chers amis, c'est précisément parce qu'il était un homme posé, un homme rangé et un homme de principes. Le foyer de la danse était alors un vaste salon carré, entouré de vieilles banquettes de velours rouge et peuplé de tous les hommes les plus considérables de Paris. On y rencontrait non seulement des financiers, des conseillers d'État, des secrétaires généraux, mais encore des ducs et des princes, des députés, des préfets, et les sénateurs les plus dévoués au pouvoir temporel du pape; il n'y manquait que des prélats. On y voyait des ministres mariés, et même les plus complètement mariés entre tous nos ministres. Quand je dis *on y voyait*, ce n'est pas que je les aie vus moi-même; vous pensez bien que les pauvres diables de journalistes n'entraient pas là comme au moulin. Un ministre tenait en main les clefs de ce salon des Hespérides; nul n'y pénétrait sans l'aveu de Son Excellence. Aussi fallait-il voir les rivalités, les jalousies et les intrigues! Combien de cabinets on a culbutés sous les

prétextes les plus divers, mais au fond parce que tous les hommes d'État veulent régner sur le foyer de la danse! N'allez pas croire au moins que ces personnages y fussent attirés par l'appât des plaisirs défendus! Ils brûlaient d'encourager un art éminemment aristocratique et politique.

La marche des années a peut-être changé tout cela, car les aventures de maître L'Ambert ne datent point de cette semaine. Elles ne remontent pourtant pas à l'antiquité la plus reculée. Mais des raisons de haute convenance me défendent de préciser l'année exacte où cet officier ministériel échangea son nez aquilin contre un nez droit. C'est pourquoi j'ai dit vaguement *en ce temps-là*, comme les fabulistes. Contentez-vous de savoir que l'action se place, dans les annales du monde, entre l'incendie de Troie par les Grecs et l'incendie du palais d'Été à Pékin par l'armée anglaise, deux mémorables étapes de la civilisation européenne.

Un contemporain et un client de maître L'Ambert, M. le marquis d'Ombremule, disait un soir au café Anglais:

– Ce qui nous distingue du commun des hommes, c'est notre fanatisme pour la danse. La canaille raffole de musique. Elle bat des mains aux opéras de Rossini, de Donizetti et d'Auber: il paraît qu'un million de petites notes mises en salade a quelque chose qui flatte l'oreille de ces gens-là. Ils poussent le ridicule jusqu'à chanter eux-mêmes de leur grosse voix éraillée, et la police leur permet de se réunir dans certains amphithéâtres pour écorcher quelques ariettes. Grand bien leur fasse! Quant

à moi, je n'écoute point un opéra, je le regarde: j'arrive pour le divertissement, et je me sauve après. Ma respectable aïeule m'a conté que toutes les grandes dames de son temps n'allaient à l'Opéra que pour le ballet. Elles ne refusaient aucun encouragement à MM. les danseurs. Notre tour est venu; c'est nous qui protégeons les danseuses: honni soit qui mal y pense!

La petite duchesse de Biétry, jeune, jolie et délaissée, eut la faiblesse de reprocher à son mari les habitudes d'Opéra qu'il avait prises.

– N'êtes-vous pas honteux, lui disait-elle, de m'abandonner dans ma loge avec tous vos amis pour courir je ne sais où?

– Madame, répondit-il, lorsqu'on espère une ambassade, ne doit-on pas étudier la politique?

– Soit; mais il y a, je pense, de meilleures écoles dans Paris.

– Aucune. Apprenez, ma chère enfant, que la danse et la politique sont jumelles. Chercher à plaire, courtiser le public, avoir l'œil sur le chef d'orchestre, composer son visage, changer à chaque instant de couleur et d'habit, sauter de gauche à droite et de droite à gauche, se retourner lestement, retomber sur ses pieds, sourire avec des larmes plein les yeux, n'est-ce pas en quelques mots le programme de la danse et de la politique?

La duchesse sourit, pardonna, et prit un amant.

Les grands seigneurs comme le duc de Biétry, les hommes d'État comme le baron de F ... les gros millionnaires comme le petit M. St ... et les simples notaires comme le héros de cette histoire se coudoient pêle-mêle au foyer de la danse et dans les

coulisses du théâtre. Ils sont tous égaux devant l'ignorance et la naïveté de ces quatre-vingts petites ingénues qui composent le corps de ballet. On les appelle MM. les abonnés, on leur sourit gratis, on bavarde avec eux dans les petits coins, on accepte leurs bonbons et même leurs diamants comme des politesses sans conséquence et qui n'engagent à rien celle qui les reçoit. Le monde s' imagine bien à tort que l'Opéra est un marché de plaisir facile et une école de libertinage. On y trouve des vertus en plus grand nombre que dans aucun autre théâtre de Paris: et pourquoi? parce que la vertu y est plus chère que partout ailleurs.

N'est-il pas intéressant d'étudier de près ce petit peuple de jeunes filles, presque toutes parties de fort bas et que le talent ou la beauté peut en un rien de temps élever assez haut? Fillettes de quatorze à seize ans pour la plupart, nourries de pain sec et de pommes vertes dans une mansarde d'ouvrière ou dans une loge de concierge, elles viennent au théâtre en tartan et en savates et courent s'habiller furtivement. Un quart d'heure après, elles descendent au foyer radieuses, étincelantes, couvertes de soie, de gaze et de fleurs, le tout aux frais de l'État, et plus brillantes que les fées, les anges et les houris de nos rêves. Les ministres et les princes leur baisent les mains et blanchissent leur habit noir à la céruse de leurs bras nus. On leur débite à l'oreille des madrigaux vieux et neufs qu'elles comprennent quelquefois. Quelques-unes ont de l'esprit naturel et causent bien; celles-là, on se les arrache.

Un coup de sonnette appelle les fées au théâtre; la foule des abonnés les poursuit jusqu'à l'entrée de la scène, les retient et les

accapare derrière les portants de coulisses. Vertueux abonné qui brave la chute des décors, les taches d'huile des quinquets et les miasmes les plus divers pour le plaisir d'entendre une petite voix légèrement enrouée murmurer ces mots charmants:

– Cré nom! j'ai-t-il mal aux pieds!

La toile se lève, et les quatre-vingts reines d'une heure s'ébattent joyeusement sous les lorgnettes d'un public enflammé. Il n'y en a pas une qui ne voie ou ne devine dans la salle deux, trois, dix adorateurs connus ou inconnus. Quelle fête pour elles jusqu'à la chute du rideau! Elles sont jolies, parées, lorgnées, admirées, et elles n'ont rien à craindre de la critique ni des sifflets.

Minuit sonne: tout change comme dans les féeries. Cendrillon remonte avec sa mère ou sa sœur aînée vers les sommets économiques de Batignolles ou de Montmartre. Elle boite un tantinet, pauvre petite! et elle éclabousse ses bas gris. La bonne et sage mère de famille, qui a placé toutes ses espérances sur la tête de cette enfant, rabâche, chemin faisant, quelques leçons de sagesse:

– Marchez droit dans la vie, ô ma fille, et ne vous laissez jamais choir! ou, si le destin veut absolument qu'un tel malheur vous arrive, ayez soin de tomber sur un lit en bois de rose!

Ces conseils de l'expérience ne sont pas toujours suivis. Le cœur parle quelquefois. On a vu des danseuses épouser des danseurs. On a vu des petites filles, jolies comme la Vénus Anadyomène, économiser cent mille francs de bijoux pour

conduire à l'autel un employé à deux mille francs. D'autres abandonnent au hasard le soin de leur avenir, et font le désespoir de leur famille. Celle-ci attend le 10 avril pour disposer de son cœur, parce qu'elle s'est juré à elle-même de rester sage jusqu'à dix-sept ans. Celle-là trouve un protecteur à son goût et n'ose le dire: elle craint la vengeance d'un conseiller référendaire qui a promis de la tuer et de se suicider ensuite si elle aimait un autre que lui. Il plaisantait, comme vous pensez bien, mais on prend les paroles au sérieux dans ce petit monde. Qu'elles sont naïves et ignorantes de tout! on a entendu deux grandes filles de seize ans se disputer sur la noblesse de leur origine et le rang de leurs familles:

– Voyez un peu cette demoiselle! disait la plus grande. Les boucles d'oreilles de sa mère sont en argent, et celles de mon père sont en or!

Maître Alfred L'Ambert, après avoir longtemps voltigé de la brune à la blonde, avait fini par s'éprendre d'une jolie brunette aux yeux bleus. Mademoiselle Victorine Tompain était sage, comme on l'est généralement à l'Opéra, jusqu'à ce qu'on ne le soit plus. Bien élevée d'ailleurs, et incapable de prendre une résolution extrême sans consulter ses parents. Depuis tantôt six mois, elle se voyait serrée d'assez près par le beau notaire et par Ayvaz-Bey, ce gros Turc de vingt-cinq ans que l'on désignait par le sobriquet de *Tranquille*. L'un et l'autre lui avaient tenu des discours sérieux, où il était question de son avenir. La respectable madame Tompain maintenait sa fille dans un sage milieu, en

attendant qu'un des deux rivaux se décidât à lui parler affaires. Le Turc était un bon garçon, honnête, posé et timide. Il parla cependant et fut écouté.

Tout le monde apprit bientôt ce petit événement, excepté maître L'Ambert, qui enterrait un oncle dans le Poitou. Lorsqu'il revint à l'Opéra, mademoiselle Victorine Tompain avait un bracelet de brillants, des dormeuses de brillants et un cœur de brillants pendu au cou comme un lustre. Le notaire était myope; je crois vous l'avoir dit dès le début. Il ne vit rien de ce qu'il aurait dû voir, pas même les sourires malins qui le saluèrent à sa rentrée. Il tournoya, babilla et brilla comme à son ordinaire, attendant avec impatience la fin du ballet et la sortie des enfants. Ses calculs étaient faits: l'avenir de mademoiselle Victorine se trouvait assuré, grâce à cet excellent oncle de Poitiers qui était mort juste à point.

Ce qu'on appelle à Paris le passage de l'Opéra est un réseau de galeries larges ou étroites, éclairées ou obscures, de niveaux forts divers qui relie le boulevard, la rue Lepeletier, la rue Drouot et la rue Rossini. Un long couloir, découvert dans sa plus grande partie, s'étend de la rue Drouot à la rue Lepeletier, perpendiculairement aux galeries du Baromètre et de l'Horloge. C'est dans sa partie la plus basse, à deux pas de la rue Drouot, que s'ouvre la porte secrète du théâtre, l'entrée nocturne des artistes. Tous les deux jours, à minuit, un flot de 300 à 400 personnes s'écoule tumultueusement sous les yeux du digne papa Monge, concierge de ce paradis. Machinistes, comparses, marcheuses,

choristes, danseurs et danseuses, ténors et soprani, auteurs, compositeurs, administrateurs, abonnés, se ruent pêle-mêle. Les uns descendent vers la rue Drouot, les autres remontent l'escalier qui conduit par une galerie découverte à la rue Lepeletier.

Vers le milieu du passage découvert, au bout de la galerie du Baromètre, Alfred L'Ambert fumait un cigare et attendait. A dix pas plus loin, un petit homme rond, coiffé du tarbouch écarlate, aspirait par bouffées égales la fumée d'une cigarette de tabac turc, plus grosse que le petit doigt. Vingt autres flâneurs intéressés piétinaient ou attendaient autour d'eux, chacun pour soi, sans nul souci du voisin. Et les chanteurs traversaient en fredonnant, et les sylphes mâles, traînant un peu la savate, passaient en boitant, et, de minute en minute, une ombre féminine enveloppée de noir, de gris ou de marron, glissait entre les rares becs de gaz, méconnaissable à tous les yeux, excepté aux yeux de l'amour.

On se rencontre, on s'aborde, on s'enfuit, sans prendre congé de la compagnie. Halte-là! voici un bruit étrange et un tumulte inusité. Deux ombres légères ont passé, deux hommes ont couru, deux flammes de cigare se sont rapprochées; on a entendu des éclats de voix et comme le bruit d'une rapide querelle. Les promeneurs se sont amassés sur un point; mais ils n'ont plus trouvé personne. Et maître Alfred L'Ambert redescend tout seul vers sa voiture, qui l'attendait au boulevard. Il hausse les épaules et regarde machinalement cette carte de visite tachée d'une large goutte de sang:

Ayvaz-Bey

Secrétaire de l'ambassade ottomane,

Rue de Grenelle Saint-Germain, 100.

Écoutez ce qu'il dit entre ses dents, le beau notaire de la rue de Verneuil:

– La sottie affaire! Du diable si je savais qu'elle eût donné des droits à cet animal de Turc!.. car c'est bien lui ... Aussi pourquoi n'avais-je pas mis mes lunettes?.. Il paraît que je lui ai donné un coup de poing sur le nez? Oui, sa carte est tachée et mes gants le sont aussi. Me voilà un Turc sur les bras par une simple maladresse; car je ne lui en veux pas, à ce garçon ... La petite m'est fort indifférente, après tout ... Il l'a, qu'il la garde! Deux honnêtes gens ne vont pas s'égorger pour mademoiselle Victorine Tompain ... C'est ce maudit coup de poing qui gâte tout ...

Voilà ce qu'il disait entre ses dents, ses trente-deux dents, plus blanches et plus aiguës que celles d'un jeune loup. Il renvoya son cocher à la maison et se dirigea à pied, au petit pas, vers le cercle des Chemins de fer. Là, il trouva deux amis et leur conta son aventure. Le vieux marquis de Villemaurin, ancien capitaine de la garde royale, et le jeune Henri Steimbourg, agent de change, jugèrent unanimement que le coup de poing gâtait tout.

II

LA CHASSE AU CHAT

UN philosophe turc a dit:

«Il n'y a pas de coups de poing agréables; mais les coups de poing sur le nez sont les plus désagréables de tous.»

Le même penseur ajoute avec raison, dans le chapitre suivant:

«Frapper un ennemi devant la femme qu'il aime, c'est le frapper deux fois. Tu offenses le corps et l'âme.»

C'est pourquoi le patient Ayvaz-Bey rugissait de colère en ramenant mademoiselle Tompain et sa mère à l'appartement qu'il leur avait meublé. Il leur donna le bonsoir à leur porte, sauta dans une voiture et se fit mener, toujours saignant, chez son collègue et son ami Ahmed.

Ahmed dormait sous la garde d'un nègre fidèle; mais, s'il est écrit: «Tu n'éveilleras point ton ami qui dort», il est écrit aussi: «Éveille-le cependant s'il y a danger pour lui ou pour toi.» On éveilla le bon Ahmed. C'était un long Turc de trente-cinq ans, maigre et fluët, avec de grandes jambes arquées. Excellent homme, d'ailleurs, et garçon d'esprit. Il y a du bon, quoi qu'on dise, chez ces gens-là. Lorsqu'il vit la figure ensanglantée de son ami, il commença par lui faire apporter un grand bassin d'eau fraîche; car il est écrit: «Ne délibère pas avant d'avoir lavé ton sang: tes pensées seraient troubles et impures.»

Ayvaz fut plus tôt débarbouillé que calmé. Il raconta son aventure avec colère. Le nègre, qui se trouvait en tiers dans la confidence, offrit aussitôt de prendre son kandjar et d'aller tuer M. L'Ambert. Ahmed-Bey le remercia de ses bonnes intentions en le poussant du pied hors de la chambre.

– Et maintenant, dit-il au bon Ayvaz, que ferons-nous?

– C'est bien simple, répondit l'autre: je lui couperai le nez demain matin. La loi du talion est écrite dans le Koran: «Œil pour œil, dent pour dent, nez pour nez!»

Ahmed lui remontra que le Koran était sans doute un bon livre, mais qu'il avait un peu vieilli. Les principes du point d'honneur ont changé depuis Mahomet. D'ailleurs, à supposer qu'on appliquât la loi au pied de la lettre, Ayvaz serait réduit à rendre un coup de poing à M. L'Ambert.

– De quel droit lui couperais-tu le nez, lorsqu'il n'a pas coupé le tien?

Mais un jeune homme qui vient d'avoir le nez écrasé en présence de sa maîtresse se rend-il jamais à la raison? Ayvaz voulait du sang. Ahmed dut lui en promettre.

– Soit, lui dit-il. Nous représentons notre pays à l'étranger; nous ne devons pas recevoir un affront sans faire preuve de courage. Mais comment pourras-tu te battre en duel avec M. L'Ambert suivant les usages de ce pays? Tu n'as jamais tiré l'épée.

– Qu'ai-je à faire d'une épée? Je veux lui couper le nez, te dis-je, et une épée ne me servirait de rien pour ce que je veux!..

– Si du moins tu étais d’une certaine force au pistolet?

– Es-tu fou? que ferais-je d’un pistolet pour couper le nez d’un insolent? Je ... Oui, c’est décidé! va le trouver, arrange tout pour demain! nous nous battons au sabre!

– Mais, malheureux! que feras-tu d’un sabre? Je ne doute pas de ton cœur, mais je puis dire sans t’offenser que tu n’es pas de la force de Pons.

– Qu’importe! lève-toi, et va lui dire qu’il tienne son nez à ma disposition pour demain matin!

Le sage Ahmed comprit que la logique aurait tort, et qu’il raisonnait en pure perte. A quoi bon prêcher un sourd qui tenait à son idée comme le pape au temporel? Il s’habilla donc, prit avec lui le premier drogman, Osman-Bey, qui rentrait du cercle Impérial, et se fit conduire à l’hôtel de maître L’Ambert. L’heure était parfaitement indue; mais Ayvaz ne voulait pas qu’on perdît un seul moment.

Le dieu des batailles ne le voulait pas non plus; au moins tout me porte à le croire. Dans l’instant que le premier secrétaire allait sonner chez maître L’Ambert, il rencontra l’ennemi en personne, qui revenait à pied en causant avec ses deux témoins.

Maître L’Ambert vit les bonnets rouges, comprit, salua et prit la parole avec une certaine hauteur qui n’était pas tout à fait sans grâce.

– Messieurs, dit-il aux arrivants, comme je suis le seul habitant de cet hôtel, j’ai lieu de croire que vous me faisiez l’honneur de venir chez moi. Je suis M. L’Ambert; permettez-moi de vous

introduire.

Il sonna, poussa la porte, traversa la cour avec ses quatre visiteurs nocturnes et les conduisit jusque dans son cabinet de travail. Là, les deux Turcs déclinerent leurs noms, le notaire leur présenta ses deux amis et laissa les parties en présence.

Un duel ne peut avoir lieu dans notre pays que par la volonté ou tout au moins le consentement de six personnes. Or, il y en avait cinq qui ne souhaitaient nullement celui-ci. Maître L'Ambert était brave; mais il n'ignorait pas qu'un éclat de cette sorte, à propos d'une petite danseuse de l'Opéra, compromettrait gravement son étude. Le marquis de Villemaurin, vieux raffiné des plus compétents en matière de point d'honneur, disait que le duel est un jeu noble, où tout, depuis le commencement jusqu'à la fin de la partie, doit être correct. Or, un coup de poing dans le nez pour une demoiselle Victorine Tompain était la plus ridicule entrée de jeu qu'on pût imaginer. Il affirmait, d'ailleurs, sous la responsabilité de son honneur, que M. Alfred L'Ambert n'avait pas vu Ayvaz-Bey, qu'il n'avait voulu frapper ni lui ni personne. M. L'Ambert avait cru reconnaître deux dames, et s'était approché vivement pour les saluer.

En portant la main à son chapeau, il avait heurté violemment, mais sans aucune intention, une personne qui accourait en sens inverse. C'était un pur accident, une maladresse au pis aller; mais on ne rend pas raison d'un accident, ni même d'une maladresse. Le rang et l'éducation de M. L'Ambert ne permettaient à personne de supposer qu'il fût capable de donner un coup de

poing à Ayvaz-Bey. Sa myopie bien connue et la demi-obscureté du passage avaient fait tout le mal. Enfin, M. L'Ambert, d'après le conseil de ses témoins, était tout prêt à déclarer, devant Ayvaz-Bey, qu'il regrettait de l'avoir heurté par accident.

Ce raisonnement, assez juste en lui-même, empruntait un surcroît d'autorité à la personne de l'orateur. M. de Villemaurin était un de ces gentilshommes qui semblent avoir été oubliés par la mort pour rappeler les âges historiques à notre temps dégénéré. Son acte de naissance ne lui donnait que soixantedix-neuf ans; mais, par les habitudes de l'esprit et du corps, il appartenait au xv^e siècle. Il pensait, parlait et agissait en homme qui a servi dans l'armée de la Ligue et taillé des croupières au Béarnais. Royaliste convaincu, catholique austère, il apportait dans ses haines et dans ses amitiés une passion qui oubliait tout. Son courage, sa loyauté, sa droiture et même un certain degré de folie chevaleresque, le donnaient en admiration à la jeunesse inconsistante d'aujourd'hui. Il ne riait de rien, comprenait mal la plaisanterie et se blessait d'un bon mot comme d'un manque de respect. C'était le moins tolérant, le moins aimable et le plus honorable des vieillards. Il avait accompagné Charles X en Écosse après les journées de juillet; mais il quitta Holy-Rood au bout de quinze jours de résidence, scandalisé de voir que la cour de France ne prenait pas le malheur au sérieux. Il donna alors sa démission et coupa pour toujours ses moustaches, qu'il conserva dans une sorte d'écrin avec cette inscription: *Mes moustaches de la garde royale*. Ses subordonnés, officiers et soldats, l'avaient

en grande estime et en grande terreur. On se racontait à l'oreille que cet homme inflexible avait mis au cachot son fils unique, jeune soldat de vingt-deux ans, pour un acte d'insubordination. L'enfant, digne fils d'un tel père, refusa obstinément de céder, tomba malade au cachot, et mourut. Ce Brutus pleura son fils, lui éleva un tombeau convenable et le visita régulièrement deux fois par semaine sans oublier ce devoir en aucun temps ni à aucun âge; mais il ne se courba point sous le fardeau de ses remords. Il marchait droit, avec une certaine roideur; ni l'âge ni la douleur n'avaient voûté ses larges épaules.

C'était un petit homme trapu, vigoureux, fidèle à tous les exercices de sa jeunesse; il comptait sur le jeu de paume bien plus que sur le médecin pour entretenir sa verte santé. A soixante et dix ans, il avait épousé en secondes noces une jeune fille noble et pauvre. Il en avait eu deux enfants, et il ne désespérait pas de se voir bientôt grand-père. L'amour de la vie, si puissant sur les vieillards de cet âge, le préoccupait médiocrement, quoiqu'il fût heureux ici-bas. Il avait eu sa dernière affaire à soixante et douze ans, avec un beau colonel de cinq pieds six pouces: histoire de politique selon les uns, de jalousie conjugale selon d'autres. Lorsqu'un homme de ce rang et de ce caractère prenait fait et cause pour M. L'Ambert, lorsqu'il déclarait qu'un duel entre le notaire et Ayvaz-Bey serait inutile, compromettant et bourgeois, la paix semblait être signée d'avance.

Tel fut l'avis de M. Henri Steimbourg, qui n'était ni assez jeune, ni assez curieux pour vouloir à tout prix le spectacle d'une

affaire; et les deux Turcs, hommes de sens, acceptèrent un instant la réparation qu'on leur offrait. Ils demandèrent toutefois à conférer avec Ayvaz, et l'ennemi les attendit sur pied tandis qu'ils couraient à l'ambassade. Il était quatre heures du matin; mais le marquis ne dormait plus guère que par acquit de conscience, et il avait à cœur de décider quelque chose avant de se mettre au lit.

Mais le terrible Ayvaz, aux premiers mots de conciliation que ses amis lui firent entendre, se mit dans une colère turque.

– Suis-je un fou? s'écria-t-il en brandissant le chibouk de jasmin qui lui avait tenu compagnie. Prétend-on me persuader que c'est moi qui ai donné un coup de nez dans le poing de M. L'Ambert? Il m'a frappé, et la preuve, c'est qu'il offre de me faire des excuses. Mais qu'est-ce que les paroles, quand il y a du sang répandu? Puis-je oublier que Victorine et sa mère ont été témoins de ma honte?... O mes amis, il ne me reste plus qu'à mourir si je ne coupe aujourd'hui le nez de l'offenseur!

Bon gré, mal gré, il fallut reprendre les négociations sur cette base un peu ridicule. Ahmed et le drogman avaient l'esprit assez raisonnable pour blâmer leur ami, mais le cœur trop chevaleresque pour l'abandonner en chemin. Si l'ambassadeur, Hamza-Pacha, se fût trouvé à Paris, il eût sans doute arrêté l'affaire par quelque coup d'autorité. Malheureusement, il cumulait les deux ambassades de France et d'Angleterre, et il était à Londres. Les témoins du bon Ayvaz firent la navette jusqu'à sept heures du matin entre la rue de Grenelle et la rue de Verneuil sans avancer notablement les choses. A sept heures, M.

L'Ambert perdit patience et dit à ses témoins:

– Ce Turc m'ennuie. Il ne lui suffit pas de m'avoir soufflé la petite Tompain; monsieur trouve plaisant de me faire passer une nuit blanche! Eh bien, marchons! Il pourrait croire à la fin que j'ai peur de m'aligner avec lui. Mais faisons vite, s'il vous plaît, et tâchons de bâcler l'affaire ce matin. Je fais atteler en dix minutes, nous allons à deux lieues de Paris; je corrige mon Turc en un tour de main et je rentre à l'étude, avant que les petits journaux de scandale aient eu vent de notre histoire!

Le marquis essaya encore une ou deux objections; mais il finit par avouer que M. L'Ambert avait la main forcée. L'insistance d'Ayvaz-Bey était du dernier mauvais goût et méritait une leçon sévère. Personne ne doutait que le belliqueux notaire, si avantageusement connu dans les salles d'armes, ne fût le professeur choisi par la destinée pour enseigner la politesse française à cet Osmanli.

– Mon cher garçon, disait le vieux Villemaurin en frappant sur l'épaule de son client, notre position est excellente, puisque nous avons mis le bon droit de notre côté. Le reste à la grâce de Dieu! L'événement n'est pas douteux; vous avez le cœur solide et la main vite. Souvenez-vous seulement qu'on ne doit jamais tirer à fond; car le duel est fait pour corriger les sots et non pour les détruire. Il n'y a que les maladroits qui tuent leur homme sous prétexte de lui apprendre à vivre.

Le choix des armes revenait de droit au bon Ayvaz; mais le notaire et ses témoins firent la grimace en apprenant qu'il

choisissait le sabre.

– C'est l'arme des soldats, disait le marquis, ou l'arme des bourgeois qui ne veulent pas se battre. Cependant va pour le sabre, si vous y tenez!

Les témoins d'Ayvaz-Bey déclarèrent qu'ils y tenaient beaucoup. On fit chercher deux lattes ou demi-espadas à la caserne du quai d'Orsay, et l'on prit rendez-vous pour dix heures au petit village de Parthenay, vieille route de Sceaux. Il était huit heures et demie.

Tous les Parisiens connaissent ce joli groupe de deux cents maisons, dont les habitants sont plus riches, plus propres et plus instruits que le commun de nos villageois. Ils cultivent la terre en jardiniers et non en laboureurs, et le ban de leur commune ressemble, tous les printemps, à un petit paradis terrestre. Un champ de fraisiers fleuris s'étend en nappe argentée entre un champ de groseilliers et un champ de framboisiers. Des arpents tout entiers exhalent le parfum âcre du cassis, agréable à l'odorat des concierges. Paris achète en beaux louis d'or la récolte de Parthenay, et les braves paysans que vous voyez cheminer à pas lents, un arrosoir dans chaque main, sont de petits capitalistes.

Ils mangent de la viande deux fois par jour, méprisent la poule au pot et préfèrent le poulet à la broche. Ils payent le traitement d'un instituteur et d'un médecin communal, construisent sans emprunt une mairie et une église et votent pour mon spirituel ami le docteur Véron aux élections du corps législatif. Leurs filles sont jolies, si j'ai bonne mémoire. Le savant archéologue

Cubaudet, archiviste de la sous-préfecture de Sceaux, assure que Parthenay est une colonie grecque et qu'il tire son nom du mot *Parthénos*, vierge ou jeune fille (c'est tout un chez les peuples polis). Mais cette discussion nous éloignerait du bon Ayvaz.

Il arriva le premier au rendez-vous, toujours colère. Comme il arpentait fièrement la place du village, en attendant l'ennemi! Il cachait sous son manteau deux yatagans formidables, excellentes lames de Damas. Que dis-je, de Damas? Deux lames japonaises, de celles qui coupent une barre de fer aussi facilement qu'une asperge, pourvu qu'elles soient emmanchées au bout d'un bon bras. Ahmed-Bey et le fidèle drogman suivaient leur ami et lui donnaient les avis les plus sages: attaquer prudemment, se découvrir le moins possible, rompre en sautant, enfin tout ce qu'on peut dire à un novice qui va sur le terrain sans avoir rien appris.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.